



sent

Cornes muses

Quatre années durant, nous nous sommes immergés dans le quotidien de plusieurs éleveurs de chevaux et de taureaux en Camargue.

Ces familles de manadiers nous ont petit à petit transmis leur passion, leurs craintes et espoirs.

Gaëlle Henkens et Roger Job texte & images

Page précédente:

La terre desséchée par le soleil d'été se décompose. La poussière est partout, elle complique le travail des gardians de la manade Aubanel au Caillar et de la manade Lescot de Saint-Martin-de-Crau qui doivent trier les taureaux.

Le soleil

La Camargue est un pays où les taureaux et les vaches ont un nom. Un nom qui a la valeur d'un prénom, preuve d'intimité! Damiselle, Miraillette, Juanita, Carlan, Vovo, Sanglier, Muscadet, Goya, Mignon, Vilain, Clovis, Dardaillon, Ratis, Sparagus, Armaghenon, Cupidon ou Jupiter, la liste est longue... Le taureau de Camargue, la *raço di biou*, est avant tout une lignée, une famille, une histoire. Et non pas exclusivement une source de revenus. Certains taureaux ont une tombe ou une statue, et presque tous des anecdotes qui les rappellent ad vitam æternam aux hommes qui les racontent et les écoutent. Ces bovins sauvages sont tous noirs, mais leur éleveur les reconnaît au premier coup d'œil, les passionnés aussi. Nul besoin des boucles d'oreilles numérotées imposées par les autorités. Ils sont aimés pour leur légèreté, leur méchanceté, leur moral et leurs muscles entraînés. Leurs cornes en forme de lyre qui se dirigent magistralement vers le ciel sont une parure

de roi. S'il vient courir dans une arène, le taureau n'y meurt pas et y revient plusieurs fois dans l'année. Adulé, il est un référent culturel incontestable et un sujet de conversation inépuisable, en famille, dans les bars, à l'école et à l'église. Etrange alliance sacrée des cafetiers, des professeurs et des ecclésiastiques pour une «taurôlâtrie» campagnarde.

C'est autour d'un delta que des hommes et des femmes vivent dans une clarté unique. Celle des eaux du Rhône et de la Méditerranée. Celle du ciel, si particulière. Et celle des chevaux blancs qui cristallisent l'horizon. Mais malgré la variété des couleurs, il n'est pas un lieu, pas une conversation, pas une rencontre, que sa simple évocation n'illumine encore davantage malgré sa noirceur. C'est le taureau, soleil noir élu d'un peuple. La Camargue est une terre spongieuse ou crevasée où des éleveurs appelés manadiers, premiers représentants de l'écoumène, portent fièrement une chemise multicolore au travail,

à cheval ou en camion. C'est une île où le temps ne s'écoule pas comme ailleurs. Bousculé par le mistral, le soleil et les eaux menaçantes, il prend son temps. Du temps, il en fallut pour que ces hommes fendent enfin l'armure qui les protège du vent, de la chaleur et des moustiques pour nous livrer leurs secrets. Au fur et à mesure de nos visites, les personnages suivis devenaient des amis et, de plus en plus nombreux, ils nous accueillèrent à chaque fois avec beaucoup d'exaltation. Après nous avoir observés dubitativement, ils devenaient heureux de notre persévérance dans l'intérêt que nous portions à leurs passions et traditions et ils adoubaient notre position de conteurs officiels de leurs histoires. Nous constatons avec plaisir qu'ils appréciaient notre opiniâtreté et notre persévérance, car en Camargue le travail est reconnu comme une valeur qui épure l'être humain par l'effort! Agréables moments de réversibilité pour deux photographes qui portaient leur regard

sur un monde et puis finalement, c'était ce monde qui portait un regard sur nous...

Nous avons jeté l'ancre au bord des marais pour accéder à une population originale vivant sur des terres à la fois proches et lointaines des nôtres où le peuple du taureau nous fit oublier nos vertes prairies rectilignes et parcellisées. Quatre années durant, nous avons fait de multiples allers-retours en Camargue, où la logique de ces éleveurs n'est ni celle de la consommation ni celle de la rentabilité, mais une logique intangible qui définit le patrimoine culturel d'un groupe humain. Surpris par cette adoration du sauvage, nous avons pris le temps de séparer les choses du bruit qu'elles font. Sous la direction de Jean Lafon, un manadier obstiné par la reconnaissance de son univers, nous avons essayé de photographier ce que nous avons vu, et surtout ce que nous avons ressenti dans ces familles d'éleveurs qui nous ont, non pas accueillis, mais adoptés: chez Raynaud aux Saintes-Maries-de-la-Mer,

chez Lescot à Saint-Martin-de-Crau, chez Janin à Saint-Hilaire-de-Beauvoir, chez Fourmaud à Saint-Laurent-d'Aigouze, chez Peytavin à Saliers, chez Aubanel à Saint-Gilles et chez Lafon à Saint-Nazaire-de-Pézan. En explorant ce petit monde, parfois à cheval, car il est le seul moyen de locomotion capable d'emmenager les hommes partout en leur annonçant, grâce à sa bonne connaissance du terrain et des taureaux, les dangers cachés, nous avons pour objectifs: comprendre, sentir, partager et puis raconter ceux qui évoluent dans un paysage tant de fois photographié où la beauté des espaces naturels fait parfois oublier la poésie des lieux ordinaires comme la poussière des cabanes, les toiles d'araignée des granges à foin et la rusticité des camions rouillés cent fois ressoudés.

Même si le delta du Rhône est un lieu exceptionnel et remarquable, en Camargue, ce n'est pas le paysage qui est un lieu de mémoire. Ce sont les hommes et les femmes d'aujourd'hui qui se disent héritiers

d'une tradition créée par le marquis Folco de Baroncelli (1869-1943). Avec leurs multiples événements, fêtes et défilés, ils sont le paysage social et économique d'une région où le taureau cimente le vivre ensemble avec d'étranges rituels collectifs érigés sur une étonnante relation à la nature et au danger parfois mortel. Ces hommes qui vénèrent les taureaux sont nostalgiques d'une France terrienne, paysanne, messianique et traditionnelle. Ensemble, réunis toutes les semaines, les Camarguais vivent au rythme d'une mémoire champêtre qui n'existe plus que dans sa reconstitution ethnologique et son évocation romantique faite de déjeuners au pré et de journées à l'ancienne en habits de jadis. Lors des ferrades (marquage des veaux d'un an), des *abrivados* (conduite des taureaux depuis les pâturages jusqu'aux arènes), des *bandidos* (retour des taureaux des arènes aux prés), des *encierros* (lâcher de taureaux ou de vachettes dans un espace du village clôturé par des barrières où les villageois jouent à

se faire peur en essayant de taquiner le bestiau) et enfin, le *sumum*, de la course camarguaise (pratiquée de mars à novembre dans les arènes de la région), ces fidèles du taureau, qui malgré sa castration n'est jamais appelé bœuf par respect pour sa vaillance, refusent la fin du rural comme certains professeurs ont refusé la réforme de l'orthographe. Mais ce refus d'une certaine modernité fait sens et permet de construire une microsociété heureuse et fière de sa culture grâce à une communion dans la peur, l'émotion, la joie, sentiments transmis par le contact, proche ou éloigné, du taureau en mouvement. Bousculés par la mondialisation, l'urbanisation, l'homogénéisation, la sécurisation, les Camarguais expriment un besoin d'identification fort qui persiste grâce à la transmission transgénérationnelle d'un patrimoine culturel immatériel clairement défini et codifié, propre à la région et étranger à la culture taurine espagnole. Ici on ne tue pas le taureau, car c'est lui l'étoile

filante de la rue, de l'arène ou du pré. Cette communion crée une ethnicité, une communauté homogène, sans entraîner de repli sur soi, car des gens venus de toutes les couches de la société et d'origines multiples se rencontrent grâce à lui! La passion sert à sociabiliser, à rire, à boire et à partager. Les visiteurs étrangers, soit tous ceux qui viennent d'au-delà de l'aire taurine mais qui montrent un intérêt pour cette culture en posant des questions ou des actes d'allégeance, sont toujours accueillis avec bienveillance, même si le passage d'inconnu toléré à personne reconnue et invitée peut prendre un peu de temps...

Face aux coups de butoir d'un monde qui change, qui se formate et qui se réchauffe, des manadiers comme Jean Lafon, ont pris conscience de la similitude de leur destin avec celui des indiens d'Amérique du Nord ou de tous les groupes humains dont la richesse ou l'originalité provenait de la terre. Les trois sommets du triangle homme-animal-biotope sont

menacés et le risque de destruction de cette géométrie est réel. Grâce aux gens de bouvine (l'ensemble des traditions et des pratiques sportives liées au taureau en Camargue), le lien d'appartenance entre la terre, l'eau, les animaux et les hommes plie mais ne rompt pas, malgré les menaces de la modernité galopante, de la parcellisation du territoire et du réchauffement climatique. Sans slogans ni revendications politiques, le taureau est encore un garant de l'écologie d'un territoire où nature et culture sont intimement liées. Inséparables, les bovins, les chevaux, les hommes et la terre, animés d'une puissance lyrique supplétive, sont complémentaires. ➤





Le tri à cheval reste toujours une opération dangereuse, car là où le taureau décide de passer, il passe.



Page précédente:

Nicolas Moreau, gardian à la manade Lescot, part *acamper* (rassembler les taureaux, en provençal) en traversant l'ancien lit caillouteux de la Durance. Les bovins sont loin, bien cachés derrière les haies de cette steppe aride.



Lansargues, présentation
des cavaliers avant le concours
de ferrade à la manade Lafon.



Afin de préparer les taureaux aux «spectacles de rue», les gardians de la manade Lescot répètent les mouvements qui permettent d'unir et coordonner le déplacement des bovins derrière les équidés. Les taureaux doivent comprendre qu'au «cul» des chevaux, ils sont en sécurité. Cette action délicate que l'on nomme «emmailler» est plusieurs fois répétée au *bouvaou*, le petit corral des manadiers. Après cet entraînement, où les taureaux habitués guident les plus jeunes, ils sont ramenés au pré de la même façon, histoire de prolonger l'exercice dans un espace ouvert.



Les gardians de la manade Janin ramènent au galop les taureaux au clos de tri. Ces cocardiers sont des sportifs de haut niveau qu'il faut entraîner. Une course camarguaise dure quinze minutes, qu'ils ne doivent pas terminer à bout de souffle.



sent



Avant de partir en pèlerinage
à Lourdes, les gardians de la manade
Fourmaud astiquent le matériel,
les cuirs et... les chevaux!



Chaque année, les 24 et 25 mai, des milliers de gens du voyage viennent de toute l'Europe aux Saintes-Maries-de-la-Mer pour y célébrer leur sainte, Sara la Noire. Gardians et manadiers encadrent la procession des pèlerins depuis l'église jusqu'à la mer en souvenir du marquis de Baroncelli qui obtint l'accord des autorités ecclésiastiques pour que la statue de la sainte puisse quitter la crypte de l'église afin d'être menée à la mer.

Chaque 1^{er} mai,
Arles a rendez-vous
avec le peuple
du taureau.
Pour accéder
à la piste
de l'amphithéâtre
romain, le peuple
de la bouvine
emprunte
le souterrain
utilisé jadis par
les gladiateurs.



Page précédente:
Les frères Lescot pirouettent leur foin dix heures par jour. Riche en azote, en énergie, en minéraux et en oligoéléments, le foin de Crau est exclusivement produit entre Arles et Salon-de-Provence. Doté de qualités exceptionnelles, il serait le meilleur au monde et c'est la seule production qui ne soit pas destinée aux humains protégée par une AOC! Le foin récolté sera vendu à des écuries parisiennes de chevaux de course et certains ballots partiront même dans les pays arabes pour nourrir des pur-sang de roi...





Les juments de la manade Fourmaud passent la nuit à Sommières avant une journée de festivités dans le Vidourle. Habituees aux bruits des fêtes votives, elles ne paniqueront pas à l'heure du feu d'artifice...



Gardians et manadiers sont unis comme les doigts de la main.



L'esprit de la bouvine coule dans les veines du *gardianou* Adrien Lescot.

Page précédente:
Gaze à Lansargues. En provençal *gazo* signifie «gué». Anciennement, les taureaux transhumait en traversant à la nage les cours d'eau, y compris le Rhône. Pour le plaisir de nombreux spectateurs venus attendre l'onde mouvante plusieurs heures auparavant, gardians et manadiers, se prenant pour Neptune, reconstituent cette pratique devenue obsolète depuis l'apparition des ponts et des bétailières.



Le contact avec le taureau, s'il n'est pas douloureux, est fugace. Tous rêvent de cette esquivance magique, de cette action impossible, rapide, et qui semblera interminable.



La course camarguaise est un sport pratiqué de mars à novembre dans les arènes de la région. Durant quinze minutes, les raseteurs (nom donné à l'homme habillé de blanc qui se mesure au taureau) aux doigts d'une main prolongés par un crochet tentent d'attraper en courant face au taureau des pompons de laine et des ficelles fixés au frontal et aux cornes, dont la valeur financière augmente au gré des enchères offertes le plus souvent par les commerçants ou les clubs taurins locaux.

Après la course, c'est la *bandido*. Cette opération est devenue un spectacle à part entière, avec des taureaux spécialisés dans cet exercice.



Page suivante:
Sébastien Lescot nourrit Clovis, retraits du goudron. C'est un *simbèu*, un taureau ensonnaillé dressé pour entraîner les autres dans son sillage. Clovis a rendu tellement de services durant les *abrivados* qu'il a droit à un supplément de céréales. Devenu vieux et menacé par les plus jeunes, il coule des jours heureux auprès des veaux inoffensifs.

